Zeitschrift: Jeunesse et sport : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin

Herausgeber: École fédérale de gymnastique et de sport Macolin

Band: 31 (1974)

Heft: 12

Artikel: Un champion de ski de fond : Edi Hauser

Autor: Bonard, Olivier

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-997541

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

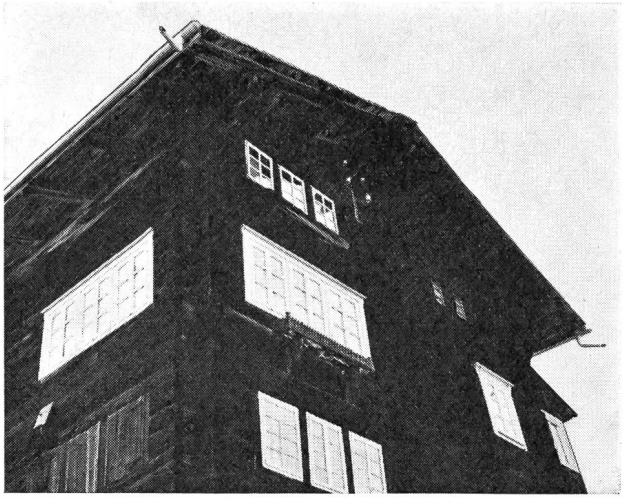
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Un champion de ski de fond: Edi Hauser

Texte d'Olivier Bonard

Photos de Françoise Rapin

Il y a plusieurs années que, skiant dans la Haute Vallée de Conches, entre Reckingen et Oberwald, le long de cet admirable Rhône supérieur, où le cortège des arbres et du givre se reflète dans une eau verte, grise et tranquille, nous avions été frappés par le passage d'une sorte de bolide sur skis de fond, concentré, découplé, plutôt frêle de silhouette. L'habitude était d'adresser, chemin faisant, un petit salut aux skieurs encore rares qui avaient choisi comme nous le silence, la détente heureuse, loin du bruit des câbles et de la cohue. Mais ici, au moment de la rencontre, quelque chose retenait sur les lèvres l'esquisse du salut: on n'avait pas affaire à un skieur comme les autres. Le regard porté au loin, vers le but qu'il avait imposé à son effort, il s'agissait, à n'en pas douter, d'un coureur à l'entraînement. Le mouvement était remarquable de force et d'élégance, comme l'était aussi, pour l'oreille, le rythme du pas glissé, vigoureux, sans bavure, et pourtant léger et comme aérien.



D'autres diront mieux que moi les performances d'Edi Hauser. Elles ne se comptent plus, particulièrement depuis ce jour de 1972 où, aux Jeux olympiques de Sapporo, dans l'épreuve du relais 4 x 10 kilomètres, il remonta son concurrent suédois avec une fougue irrésistible, et donna à l'équipe suisse de ski nordique une médaille inespérée. Comment sommes-nous parvenus jusqu'à lui ? L'idée de la visite que nous lui fîmes, Françoise Rapin et moi, à Selkingen, son village, vaut d'être précisée. Je ne voulais pas me transformer en chroniqueur sportif, je n'en avais d'ailleurs nullement les compétences. Mais il me semblait que l'image de cet homme seul, s'entraînant à la fin de l'après-midi entre Reckingen et Oberwald, éveillait quelque chose qu'il importait de mettre au jour. A côté de la mythologie puissante du ski de descente, à côté de ses héros casqués et de leurs armes secrètes, il me semblait que la figure du skieur de fond gardait quelque chose d'humain et qu'entre lui et nous, qui tentions en vain de parvenir à son aisance, un lien n'était pas tout à fait coupé.

L'après-midi que nous avons passé en compagnie d'Edi Hauser, au début du mois de janvier n'a pas déçu notre attente ! Il nous avait dit qu'entre deux séries d'entraînement, l'une en Suède, l'autre dans les Grisons, il serait pour deux jours dans sa famille; il nous y attendait. Comment dire la qualité de l'accueil, sa simplicité, sa distinction ? C'est tout un décor qu'il faudrait d'abord tenter de faire revivre et qui, à lui seul, donnait déjà le ton de la rencontre: le petit village de Selkingen, ses maisons de bois presque noires, aux fenêtres encadrées de blanc, dans cet après-midi nuageux, annonciateur de neige. Tant de grâce dans une certaine sévérité. Et puis la maison même où nous fûmes reçus par les parents d'Edi Hauser. Couloir sombre, débouchant sur la grande pièce de séjour. Entre les carrés de ciel blanc, découpés par les fenêtres, on aperçoit un sapin de Noël et une crèche. A l'angle, le grand poële de pierre, plus loin un lit profond, où l'on imagine des sommeils bienheureux et, sur toute une paroi, dans une vitrine, les innombrables médailles et trophées du jeune champion, mais tout cela, on le sent, si peu folklorique, si naturellement inscrit dans le cours de la vie quotidienne que le poste de télévision pas plus que les meubles modernes ne détonnent. On se trouve dans une belle maison paysanne de la Vallée de Conches.

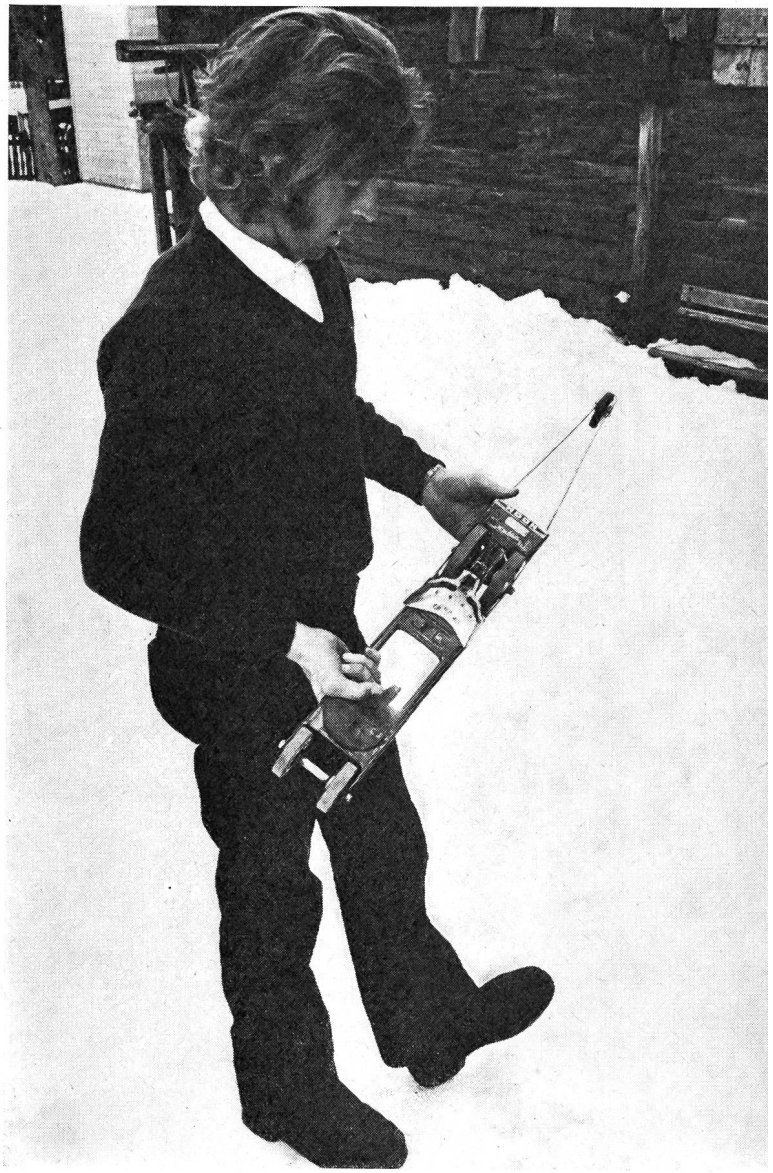
Entre l'existence de ce jeune homme, que les stages d'entraînement et les grandes compétitions, aux quatre coins de l'Europe, éloignent de Selkingen de début novembre à fin avril, et l'exploitation du petit domaine agricole familial (il ne peut y travailler, avec son père, que durant les mois de l'été), on attendait un contraste, peut-être un désaccord: il n'en est rien. Que ces deux existences soient difficilement conciliables, sur le plan professionnel, est indéniable, et l'on imagine aisément

les problèmes vitaux — personnels et familiaux — qu'entraîne cette situation. Mais s'il n'en fait pas mystère, Edi Hauser n'en fait pas non plus un drame. Il a vingt-cinq ans, l'heure des grands choix peut attendre encore. Il nous a montré les étables, qui se trouvent groupées avec les granges au-dessus du village, formant une rue d'une belle ordonnance architecturale, comme c'est souvent le cas dans cette vallée. On est entré, on a fait de la lumière dans la tiédeur obscure de l'étable où ruminaient quatre vaches grises, fines et soignées; il s'est saisi d'une fourche, le plus naturellement du monde, et il a dit dans un sourire: il y a si longtemps qu'elles ne m'ont vu qu'elles ne me reconnaissent plus ! Il n'y avait pas la moindre pose devant l'objectif photographique: Edi Hauser ne se campe ni en fils prodigue, ni en enfant prodige.

Ses débuts, pourtant, font rêver. En 1966, l'année de ses dix-huit ans, il reçoit à Noël sa première paire de skis de fond. L'année suivante, il remporte sa première victoire dans une compétition locale et, dans cette vallée où Karl Hischier a développé le goût de la pratique du ski nordique, il s'impose d'emblée comme le plus fort. Edi Hauser ne s'attribue qu'un mérite dans la brusque révélation de sa supériorité: celui d'avoir escaladé, pendant des années, dimanche après dimanche, le plus souvent en solitaire, tous les sommets environnants. Le reste, selon lui, revient à Konrad Hischier qui sut, à partir de cette excellente condition physique, agir sur lui comme un maître et comme un exemple. On connaît la suite, si brillante. Mais l'on se doute que, si les dons d'Edi Hauser sont peu ordinaires, c'est l'entraînement qui les a mis en valeur. Les chiffres sont éloquents: été, 2 à 4 heures par jour de course à pied ou à ski sur roulettes, alors qu'en hiver, il totalise, à raison de 30 à 100 kilomètres par jour, une distance à ski de 3500 à 4000 kilomètres ! Edi Hauser parle d'une manière mesurée, presque appliquée, et l'on croit lire dans son œil bleu, volontaire et un peu rêveur, l'expérience des grands espaces, celle aussi d'une certaine solitude dans l'effort et dans l'apprentissage de la volonté. Il n'aime d'ailleurs pas le terme de solitude; il lui préfère celui d'indépendance qui implique, plutôt qu'une souffrance subie, l'idée d'un choix qu'on assume, pour être tout à fait soi-même vis-à-vis des autres.

Les minutes s'écoulent. Françoise Rapin prend des photos, Edi Hauser continue de répondre à nos questions avec la même gentillesse, le même souci de l'exactitude. Admirateurs peut-être naïfs, nous aimerions obtenir de lui, dont la force concentrée, un peu sauvage, est comme ignorante d'elle-même, je ne sais quel secret. Comme si les hommes les plus doués étaient dans l'intelligence de leurs dons ! Il nous parle de sa nervosité avant la course, particulièrement quand il s'agit d'une épreuve de relais; il nous parle de ses camarades de l'équipe suisse, qui sont un peu comme des frères, partageant pendant six mois au moins, chaque année, les mêmes conditions de vie. Lorsqu'on lui demande si l'équipe des skieurs nordiques est soumise à une préparation psychologique de caractère scientifique, il nous répond que l'expérience en a été faite sans succès et que le seul secret de ces hommes, de leur volonté, de leur joie à courir reste cette camaraderie, cette fraternité.

Plus tard, nous prendrons place avec ses parents à la table de la cuisine, pour le goûter. Et de même que nous sommes ici au cœur de la maison, il nous semble nous trouver aussi au cœur d'une relation heureuse. Que de sentiments se peignent, au détour des propos, sur les visages et dans les regards ! Le père, atteint dans sa santé, obligé de travailler à la ferme sans son fils, ne laisse pas aux soucis le temps de s'exprimer: le ton est à la joie et à la confiance intelligente, celle qu'on rencontre dans le bonheur des autres; et le regard de la mère est rayonnant. Mais il restait, dans cette maison haute et profonde, un lieu encore à explorer, celui où nous imaginions que nous accéderions aux arcanes ! Le local de fartage. Nous sommes descendus à l'étage inférieur, en retenant notre souffle... Le temps de contempler le râtelier à skis — on se serait cru devant une merveilleuse boîte de crayons de couleurs — nous pénétrâmes dans le lieu même de l'initiation suprême !



Il n'y avait là, sur l'antique établi, ni alambics, ni cornues, ni outils sophistiqués. Mais une banale lampe à gaz et une mallette, celle-là même qu'Edi Hauser emporte dans ses lointains voyages, pleine de farts et de tubes multicolores. Et nous avons vu comment un grand skieur de fond procédait. Point de recettes, point de formules magiques: il nous raconte, tout en choisissant les skis qu'il va chausser, tout à l'heure, à l'entraînement, que, sur la même neige, deux coureurs peuvent utiliser des farts différents et également efficaces: cela est fonction du style de chacun, de son poids (il ne pèse, quant à lui, que 58 kg), de la souplesse des skis et de beaucoup de choses encore, que seule l'expérience parvient peu à peu à maîtriser. On croyait accéder au secret des secrets: on s'aperçoit, une fois de plus, que tout est dans l'intelligence de l'homme, dans la paume de la main, dans le gras du pouce, dans ce geste précis et admirablement ajusté, où sont enfermées dix années d'expérience.